

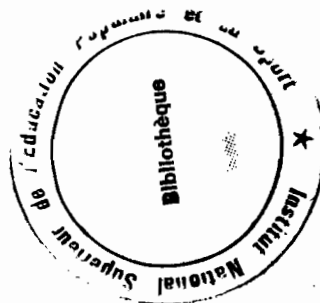
MEMOIRE DE MAITRISE
ES-SCIENCES ET
TECHNIQUES DE L'ACTIVITE
PHYSIQUE ET DU
SPORT.

THEME: APPROCHE SOCIO-CULTURELLE DE LA
LUTTE DANS LE "KASSA" POUR UNE VULGARIS-
SATION DE CETTE PRATIQUE.

Présenté par: Noël
Ferdinand SARR né le 10-09-1963
à CAGNOU-EBROUAYE

ANNEE CIVIL DE
Soutenance : 1986-1987.

DIRECTEUR DE MEMOIRE:
MR Frédéric RUBIO, Spécialiste
des Sports de Combat, Entraîneur
National de lutte Olympique au
SENEGAL



- D E D I C A C E S -

Mes pensées vont :

- A Feu ma mère Mélanie BASSENE, qui, de son vivant n'a ménagé aucun effort pour mon éducation.
- A mon père Mathieu SARR pour tout ce qu'il a fait pour moi.
- A Feu mon oncle Samuel BASSENE, qui est pour moi plus qu'un père.
- A Monsieur et Madame Alphonse BASSENE sur qui ont reposé mes quatre années d'études à l'INSEPS.
- A tous mes oncles maternels qui m'ont encouragé dans mes études par leur soutien moral.
- A mes amis Sébastien DJINA et Coubétény SAMBOU qui sont pour moi plus que frères.
- A mon aîné Léopold SARR qui est un autre moi-même.
- A mon fils et à ma fille chéris, Fabrice Donatien et Cyrille Hortance.
- A leurs mamans Agnès et Anne-Marie SAMBOU.
- A tous mes cousins et cousines - A tous mes frères et soeurs.
- A toute la jeunesse de Cagnout.

Que ce travail soit le témoignage de ma reconnaissance et de mon affection.

- REMERCIEMENTS -

Je remercie :

- Frédéric RUBIO, Professeur l'EPS à l'INSEPS, qui a ménagé aucun effort pour la confection de ce document.
- Maître OUDINE, Professeur de Judo à l'INSEPS.
- Christian SINA, Professeur de Physique et Chimie à l'Université Cheikh Anta DIOP de DAKAR.
- A Monsieur Abdoulaye DJIBOUNE pour son soutien.
- A ma chère cousine Martine DJOSSOU pour toute son aide matérielle et affective.

SOMMAIRE

	Introduction	P.2
I	Historique	P.6
II	Situation géographique et activité économique	P.10
III	Présentation de la lutte dans le " Kassa "	P.15
	3-1 Cérémonial d'ouverture de la saison et son interprétation	P.16
	3-2 Accoutrement du lutteur et son sens social	P.22
	3-3 Fondement de l'éducation en milieu tradi- tionnel	P.26
	3-4 Prises et techniques	P.28
	3-5 Les tombers	P.32
	3-6 Usages sociaux	P.33
IV	Propositions	P.35
V	Conclusion	P.39

Introduction

I N T R O D U C T I O N

Pratique de combat inscrite dans le plus profond patrimoine des peuples sénégalais, la lutte traditionnelle a toujours été pratiquée comme une activité de loisir ou comme épreuve initiatique. Discipline en évolution, attentive au progrès et aux changements de la société, elle est dépositaire des plus nobles principes qui règlementent la vie sportive. En effet, les lutteurs se livrent à des combats âpres mais loyaux.

Malgré les multiples changements et son évolution, la lutte traditionnelle a cependant gardé toutes ses fonctions sociales. Elle est l'un des rares jeux sportifs conçus et mis en pratique par les Africains sans influence extérieure. Ce faisant, elle reste et demeure un patrimoine typiquement africain.

La valeur du sport n'est plus à remettre en question dans le système éducatif. Cependant, il a connu un refoulement pendant un certain temps. Ce qui mena J. ULMAN à dire : " L'éducation physique peut bien déplorer la situation dans laquelle elle se trouve placée, voire regretter l'époque difficile et ardente ses débuts, alors que, luttant pour son existence, elle avait au moins conscience de sa raison d'être. Elle ne saurait tenir son sort présent pour conjoncturel. " (). Le sport est une véritable école d'endurance, d'effort, de loyauté, de persévérance et de discipline. Il permet non seulement le développement de l'organisme, de créer une saine émulation au sein d'un groupe de sportifs mais il cultive inévitablement l'esprit d'amitié, de camaraderie et de relations humaines.

A ce titre la lutte traditionnelle offre à la sociologie de l'éducation en Afrique une approche interpersonnelle dans laquelle prédomine l'étude de la socialisation prise au sens d'adaptation au milieu.

Puisque mon mémoire s'inscrit d'abord dans le cadre de la recherche pédagogique pour répondre à l'appel du Ministre de la Jeunesse et des Sports : "... mais aussi et surtout ne pas oublier que l'objet premier de la pratique sportive c'est l'éducation et la formation du jeune en vue d'en faire un citoyen accompli, mieux armé à la vie en société." (1).

Mais s'agissant de lutte traditionnelle, peut-on parler au préalable d'une pédagogie traditionnelle ? Que dans l'Afrique coutumière on puisse parler d'éducation est évident, bien que parfois mis en doute. Du fait qu'il y a en toute pratique (culture) une sorte de schéma organisateur on peut déjà à ce niveau parler de pédagogie, même en admettant qu'elle demeure purement diffuse, voire inconsciente. Dans notre écrit, nous tenterons de dégager une pensée élaborée, explicite, cohérente et systématique bien que c'est souvent sous forme de jeu que la lutte traditionnelle se présente. Aussi faut-il souligner que la notion de jeu est d'origine psychologique qui mérite d'autant plus d'attention qu'en ce terme ont été attachés de grands espoirs pédagogiques et éducatifs.

C'est dans ce même ordre d'idée que LISTELLO déclare que : " L'enfant laissé à lui-même et à ses activités n'est pas bon. L'éducation sportive est oeuvre salubre d'autorité, travail indispensable qui utilise la " forme jouée " pour garder du jeu l'émulation, la compétition, l'activité, tout en donnant " une orientation voulue à cette activité ". (2).

Ensuite, nous assistons à une décadence progressive de la pratique de l'activité. Cette baisse est due à trois (3) facteurs essentiels :

- La scolarisation et l'exode rural font que les jeunes sont de moins en moins disponibles. En effet, ils se libèrent très tard de leurs obligations et y sont rappelés très tôt. Ce qui réduit considérablement la période de lutte .

1- Séminaire sur la lutte traditionnelle à Dakar, 14-19 Mai 1984.

2- LISTELLO cite par Bertrand DURING in " Crise des pédagogies corporelles " Collection EM - JEU CEMEA p.144.

- Baignant dans un environnement national où la puissance de l'argent est de plus en plus déterminante, le plaisir de " lutter pour lutter ", caractère spontané de la lutte traditionnelle s'estompe peu à peu. Un certain enjeu serait souhaitable dans différentes régions et sous-régions du pays. Mais nous savons que la nation interpellée par de multiples besoins sur tous les fronts, ne parvient pas à faire face à toutes ces exigences et se trouve contrainte à faire des choix.

Malgré cet état de conscience, " soyez honorés, vous qui avez honoré le village " ne semble plus suffire pour motiver les lutteurs.

- Un désintéressement lié à l'idée de modernisme. En effet, pour d'aucuns il faut rompre avec le passé.

Enfin nous savons que seuls les récits oraux se transmettent de génération en génération avec une déperdition notoire de la réalité. C'est pourquoi la lutte traditionnelle souffre d'un manque de documents : face à ce constat, Messieurs ROCHEZE et SECK ont ménagé aucun effort pour oeuvrer dans ce sens en mettant au point des fiches à nomenclature dont nous devons continuer l'investigation.

Comme en témoignent les travaux des Séminaires de Niamey (1982), de Dakar (14-19 Mai 1984), de Ouagadougou (06-18 Juin 1986), la lutte traditionnelle a atteint un tournant décisif.

La lutte " Diola Kassa ", partie intégrante de mon patrimoine, me sert de référence de base pour contribuer à l'approche méthodologique de la lutte sénégalaise.

Animés du souci de mieux comprendre l'activité, de dégager les principes directeurs et les directions d'action d'un développement global de la lutte traditionnelle se traduisant par une massification de sa pratique et un rayonnement conséquent, nous articulerons notre réflexion sur les points suivants :

I - Historique

II - Situation géographique et activité économique

III - Présentation de la lutte dans le " Kassa "

3-1 Cérémonial d'ouverture de la saison et son interprétation

3-2 L'accoutrement du lutteur et son sens social

3-3 Le fondement de l'éducation en milieu traditionnel

3-4 Les prises et techniques

3-5 Les tombers

3-6 Les usages sociaux

IV - Propositions

V -- Conclusion

I Historique

I HISTORIQUE

La lutte traditionnelle ancrée dans le coup des populations survit dans les activités des différentes peuplades du Sénégal. Beaucoup d'écrivains ont longtemps épilogué sur son historique. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher d'une brève rétrospective sur les origines et la signification des différentes luttes régionales.

Chez le " Ouolof " et le Serere ", nous sommes en présence de sociétés ethniques de type guerriers. Dans ces milieux, on tire sa subsistance de ceux que l'on soumet. Une certaine quantité de récolte est versée aux nobles (guerriers). La lutte présente alors un caractère utile. C'est l'origine de la lutte avec frappe, l'aveuglement avec une corne-du piment-du sable. Avec le prolongement de la paix ces tribues cessent leur caractère guerrier et se sédentarisent. La lutte devient alors une activité compensatoire avec possibilité de distinction sociale (on pouvait devenir noble en montrant une certaine bravoure).

Chez le " Peulh " et le " Toucouleur ", nous sommes en présence d'une société ethnique à vocation pastorale. Ils sont exposés à une transhumance continue. Il faut donc savoir se défendre lorsque l'agressivité se présente : maniement du bâton, du couteau - la lutte. L'initiation du jeune à ces techniques de défense, pratiques acrobatiques, est également la couverture d'un besoin.

Chez le " Diola ", nous sommes en présence d'une société de type agraire ; il y aurait corrélation entre les outils agraires, le développement qui découle de l'utilisation quotidienne de ces instruments et les grandes lignes qui caractérisent les styles de lutte (cf Mémoire Docteur FAYE).

La lutte revêt une double signification :

- Une signification festive qui est la satisfaction d'un besoin après un dur labeur. C'est donc une activité saisonnière, temporaire. C'est pourquoi nous assistons à des étapes différentes de la lutte selon les types de cultures.
- Une signification votive à caractère animiste, religion naturelle. La lutte à un sens utilitaire des moyens psychologiques : remercier la bonne récolte ou demander la protection divine. Ce qui nécessite une initiation à la lutte de façon systématique. Elle devient un moyen d'intégration sociale où le jeune trouve une place dans la hiérarchie donnée (classe d'âge).

Il convient alors de définir les termes animistes et religion qui parfois prêtent à confusion ou remis en question. L'animisme pris au sens large est l'ensemble des croyances selon lesquelles un principe surnaturel, une force vitale ou une " âme " résident dans tous les objets naturels. Autour de ce terme gravite tout un ensemble de définitions qu'il faut bien nuancer tels que fétichisme, sacrifice. En effet le fétichisme, terme souvent péjoratif, tout au moins dans l'origine, désigne l'ensemble des croyances et des pratiques dont font l'objet les fétiches.

Le mot sacrifice suggère immédiatement l'idée de consécration et l'on pourrait être amené à croire que les deux notions se confondent. Il est bien certain en effet que le sacrifice implique toujours une consécration ; dans tout sacrifice, un objet passe du domaine commun dans le domaine religieux ; il est consacré. Mais toutes les consécérations ne sont pas de nature.

Si par religion on désigne l'ensemble des croyances et des pratiques rituelles qui règlent les rapports entre l'homme et la divinité dans une culture donnée, l'animisme en est bien une. Toutefois le sens de ce terme a été fortement infléchi dès l'origine par les grandes religions (hellénique, latine, chrétienne, islamique, religions d'Extrême-Orient).

Quelque soit le type de société, la couverture d'un besoin est immuable. Cependant l'évolution sociale, les aspects politique et économique condamnent la lutte à moins qu'elle évolue dans le même sens que cette société nouvelle. L'aspect socio-culturel de la lutte s'enracine dans la mémoire collective d'un lieu, d'une région, d'un milieu social, d'une ethnie pour affirmer une identité culturelle, en dénonçant une situation de " culture dominée " avec tous les degrés possibles, du passéisme à la contestation radicale du présent. L'histoire des mentalités engagée dans la recherche des modèles culturels implicites ou explicites qui règlent les conduites sociales concoure également à une connaissance plus fine des originalités. Ce phénomène ne s'observe qu'au Sénégal seulement. Il semble en effet qu'il y ait une subtile destruction des cultures traditionnelles, noyau éthique et mythique de l'Humanité. La civilisation mondiale exerce une sorte d'érosion ou d'action d'usure aux dépens des fonds culturels. Cette menace se traduit entre autres effets inquiétants par la diffusion sous nos yeux de la culture élémentaire.

Mais pour entrer dans la voie de la modernisation, faut-il jeter par dessus bord le vieux passé culturel qui a été la raison d'être d'un peuple ?

Dans ce même ordre d'idée que Jacques MAQUET disait : " Voulant le progrès l'Afrique entend emprunter ce qui y mène mais elle est décidée à rester elle même. C'est-à dire à réintégrer ses emprunts dans la ligne de l'Africanité traditionnelle et, dans certains domaines, à vivre son patrimoine propre sans emprunter." (1).

Les comportements moteurs ne sont donc qu'un mode particulier d'expression et que les déterminismes sociaux jouent un rôle prépondérant sur les conduites motrices. En effet, l'enfant subit très tôt les influences de l'environnement social sur lequel il se réfère : nous pouvons dire que c'est la psycho-socio-motricité.(2).

Mais l'extension du concept peut se faire avec l'introduction de la notion d'ethnomotricité qui permet de prendre en compte l'influence de la culture sur les pratiques corporelles. En effet, depuis les célèbres travaux du sociologue Marcel MAUSS il est établi selon l'expression de PARLEBAS que " les techniques corporelles du corps " définies comme " les façons dont les hommes, société par société, d'une façon traditionnelle, savent se servir de leur corps.(3).

Ces considérations nous orientent vers une psycho-motricité qui peut être définie comme l'étude des activités psychologiques qui accompagnent toute activité motrice ou plus exactement l'intentionnalité, la raisonnement affective et les facteurs connexes comme la mémoire et les repaires spatio-temporels. Les pratiques pédagogiques redonnent à l'activité corporelle toute sa signification en insistant sur son pouvoir d'expression et de communication. En effet, les études cliniques mettent en évidence les corrélations, les liaisons dialectiques entre la motricité, l'affectivité et le cognitif : l'individu est un tout indivisible. C'est pourquoi la psycho-motricité traduit la volonté de dépasser ce dualisme du corps et de l'âme pour étudier l'individu dans sa totalité.

1 - Jacques MAQUET dans Africanité traditionnelle et moderne, Présence Africaine 1967.

2 - 3 Cours de Sciences humaines 4e année.

Jean PRAGET et Henri WALLON ont évoqué la notion de psycho-motricité pour souligner chacun à sa manière que le psychique et le moteur ne sont pas deux réalités cloisonnées, séparées, soumises l'un aux seules lois de la pensée et l'autre au mécanisme physique et physiologique mais l'expression d'un seul et même processus celui de l'adaptation au milieu environnant.

Une étude plus poussée de Jean LEBOULCH a donné naissance à la notion de psycho-cinétique définie comme " une éducation scientifique de la personne totale par le mouvement "().

Cette théorie tient compte de l'âge et de la nécessité du développement.

il s'agira pour l'animateur ou l'éducateur d'être sensible au vécu de l'enfant tout en respectant les lois du développement.

() cf Jean LEBOULCH ; cours de sciences humaines 4e Année.

II Situation géographique et Activité économique

II Situation géographique et Activité économique *****

2-1 Présentation géographique

Le " Kassa est généralement circonscrit comme étant le département d'Oussouye. Le découpage administratif a connu un bouleversement total et sans précédent dans ses structures et mentalités. C'est ainsi qu'il a conduit à fragmenter des ethnies ou à constituer des groupements artificiels. C'est pourquoi nombres d'initiatives prises par les ethnies ou regroupements paraissent-elles comme la manifestation d'une volonté de remembrement .

En réalité le " Kassa " est une région naturelle, regroupant l'ensemble du département d'Oussouye et une partie de celui de Bignona et notamment les Iles de Niomoune.

- Signification du vocable.

Le nom " Kassa " interpelle deux hypothèses :

"Vient-il du Roi kassa (kassa-di-manssa) ? ou de son appellation en langue diola kassa : Kassamu-aku ? c'est-à-dire : " Le pays émergeant des grandes eaux ".

2-2 Composition de la population

Si dans le " Kassa " la population était homogène, de nos jours elle a subi une certaine hétérogénéité. Dans ses origines, le Kassa ne regroupait que des diola pratiquant tous à l'unanimité une seule religion, l'animisme et qui étaient soumis au Roi. Mais avec l'expansion du Christianisme et de l'Islam, cette religion n'est plus unitaire d'un point de vue religieux. Cela a engendré une baisse progressive du prestige du Roi aux yeux des non pratiquants.

Le contact avec les autres ethnies a fait que de nos jours beaucoup de milieux tels que Oussouye et Cap Skirring connaissent un important brassage. Malgré ce brassage ethnique et religieux, les rapports sont toujours restés solides car tous vivent dans le respect et la compréhension mutuelle.

2-3 Activité économique

* La riziculture

L'activité socio-économique prédominante du " Kassa " est la riziculture. Le riz (emano) est partout dans la vie diola. Aliment de base et toile de fond du paysage, il est aussi symbole de la richesse, l'objet d'offrandes et de libations aux fétiches et la source de conduites ostentatoires spectaculaires.

Pour être riche et puissant, il est essentiel de disposer de rizières nombreuses et de greniers bien remplis dans lesquels s'entasse parfois du riz vieux de dix à vingt ans. On le conserve avec soin dans l'attente de quelque fête hypothétique, comme les funérailles d'un vieux notable ou les rites d'initiation. Lors des funérailles (ñukul), à côté du mort, on n'oublie jamais de déposer une provision de voyage de ce précieux viatique : quelques gerbes de riz pour l'au-delà.

Les " Diola Kassa " ont organisé précisément leur rapport avec la terre et ont conçu des " chefferies de terre " qui étendent leur contrôle jusqu'au sein du domaine clanique. La terre appartenant à la famille a une valeur éminente et on ne saurait l'abandonner impunément. Ce qui explique notamment la moindre mobilité et la meilleure " résistance " de leurs villages. Les conceptions traditionnelles en matière de droit sur les sols exploités sont révélateurs à cet égard.

La conquête de la mangrove pour l'aménagement des rizières dans le domaine des palétuviers se fait selon un travail de digues et de canaux qui " poldérisent " peu à peu de vastes zones inondables par l'eau de mer.

L'instrument essentiel de la riziculture diola est le kajendo, longue bêche dont la palette incurvée s'adapte aux labours (ewañ) des terres humides. Il sert aussi à enfouir les chaumes (egūp) et à modeler les sillons dans les rizières ainsi qu'à creuser le banco (argile) pour la construction des cases. Le repicage du riz (bucoñ, buhin), cultivé en pépinière, reste l'apanage des femmes.

* L'arachide

De nos jours la culture arachidière connaît un certain impact sur l'économie du " Kassa ". Cependant, l'arachide atténue le culte du grenier symbole du prestige et de l'unité familiale, et accélère le processus d'individualisation en donnant à chacun une certaine autonomie financière.

* Autres

On y cultive également de la patate, du haricot, du manioc... Le vin de palme y est récolté et du fruit du palmier, on y tire l'huile de palme, l'huile de palmiste.

On traite aussi des mollusques. Pendant la saison sèche, la pêche y est pratiquée. Pour lutter contre l'exode, certaines O.N.G. donnent aux jeunes des pirogues motorisées et des filets. Dans le " Kassa " on traite aussi du sel.

Toutes ces ressources font le plus souvent l'objet de troc. Aujourd'hui, on assiste à des changements caractérisés par des schémas significatifs tels que : la destruction de l'unité économique de la famille, la prédominance nouvelle des valeurs, l'émancipation des jeunes générations, l'implantation d'une économie monétaire qui bouleversent les rapports personnels, portent atteinte aux hiérarchies traditionnelles.

* L'élevage

Le troupeau bovin constitue, en concurrence avec les greniers de riz, le symbole essentiel de la réussite matérielle et de la puissance. Richesse, autorité sociale, prestige de famille lui sont liés, et il n'est pas rare que certains patronymes y fassent référence : Sihankafon (celui dont les boeufs sont plus nombreux que les habitants de Kafon), aful ebe (celui qui est habitué aux boeufs), siba kussin (propriétaire des boeufs aux longues cornes) .

Le gardiennage des troupeaux était le fait des jeunes garçons et des vieillards trop âgés pour manier le kajendo. Aujourd'hui, avec la vogue de l'école, les troupeaux sont le plus souvent confiés aux pasteurs peulhs qui conservent le lait comme rétribution.

En général, le Diola ne tue pas l'animal : il le sacrifie. Il existe une hiérarchie des animaux selon leur importance lors des sacrifices :

- le boeuf pour les cérémonies exceptionnelles,
- le porc pour les cultes de moyenne importance,
- les chèvres pour certains petits sacrifices rituels liés à la structure d'un fétiche,
- les poules, matières d'offrandes tout à fait communes.

Tout " bon Diola " passe sa vie à capitaliser du bétail afin d'assurer sa renommée posthume grâce à de somptueuses funérailles.

L'élevage bovin constitue donc pour une large part une valeur immobile.

III Présentation de la lutte dans le " Kassa "

III Présentation de la lutte dans le " Kassa ".

La lutte dans le " Kassa " est un loisir, c'est un phénomène aux dimensions cachées. En effet, des activités aussi différentes entre elles telles que la pratique de la promenade ou l'exercice sportif, le bricolage de plaisance et la lecture d'un roman, l'assistance à un spectacle télévisé ou la pratique du théâtre amateur ont aux yeux des intéressés eux mêmes des propriétés communes. Elles sont vécues en dehors du temps des obligations professionnelles, familiales, socio-spirituelles ou socio-économiques, même quand elles ont des relations entre elles. Elles sont en priorité orientées vers la recherche volontaire d'une satisfaction de l'être, même quand cette recherche commence par un effort, ou n'aboutit qu'à l'ennui.

Malgré son fond unitaire qu'est la satisfaction d'un besoin et la localité dans laquelle on se situe, la lutte traditionnelle présente des variations ou nuances qui vont du cérémonial aux tombers en passant par les prises.

Ce qui nous amène à traiter la lutte dans le " Kassa " de la manière suivante :

- 3-1 Le cérémonial d'ouverture de la saison et son interprétation
- 3-2 L'accoutrement du lutteur et son sens social
- 3-3 Le fondement de l'éducation en milieu traditionnel
- 3-4 Les prises et techniques
- 3-5 Les critères de la victoire
- 3-6 Les usages sociaux.

3-1 Cérémonial de la saison d'ouverture et son interprétation.

3-1-1 Cérémonial d'ouverture de la saison de lutte et son interprétation

Le cérémonial d'ouverture communément appelé " kaïf " se présente sous deux formes dans le " Kassa ".

- Une forme beaucoup plus orientée vers le caractère animiste de la pratique. Dans ce contexte, le " kaïf " n'est plus une préoccupation concernant les jeunes du village seulement. Il concerne aussi bien les vieux et les nouveaux mariés (Boulahé). L'initiative est laissée aux jeunes qui vont contacter les chefs de fétiches, avec une cérémonie qui consiste à verser du vin de palme aux fétiches. Cela s'accompagne d'un rituel particulier qui peut parfois aboutir à l'immolation d'un animal et généralement de poules.

Les nouveaux mariés, conseillers plus proches de la jeunesse, veillent à ce que aucun fétiche soit omis. Après que tous soient servis, on est à mesure d'ouvrir la saison de lutte. A cet effet les déplacements des jeunes pour voir un tel ou tel autre chef de fétiche sont aux yeux d'un initié révélateurs de l'approche du " kaïf ". Cependant, la date reste secrète entre jeunes car cela doit avoir l'effet d'une surprise.

- Une forme moins animiste où cette pratique concerne directement la jeunesse. Les vieux sont avertis car il va falloir s'approvisionner en poulets. Dans certaines zones ils ne le sont pas, les jeunes s'approvisionnent directement dans les poulaillers. Ceci n'est pas synonyme de vol car il est permis par la société. Mais n'empêche que parfois il y a des remontrances à l'égard des jeunes lorsqu'il y a abus. Ces poulets doivent être immolés au niveau du " kabisseu " (cf mémoire Abdou BADJI).

Dans les deux cas, l'intégration de l'animisme dans la pratique de l'activité lutte revêt un sens fondamental. Les fétiches en effet sont protecteurs et permettront aux jeunes d'être performants. Ce n'est pas là exactement une pratique occulte dans le but de " marabouter " les adversaires. C'est plutôt dans le souci de veiller à ce que la saison se poursuive sans incidents graves pouvant même aboutir à des effusions de sang entre deux villages.

Dans le souci de mieux comprendre le cérémonial d'ouverture de la saison de lutte, nous verrons :

- Le " kaïf "
- Le lieu
- Le moment
- La saison et
- Les instruments de musique.

Le " Kaïf " :

Ce vocable signifie en Diola, faire résonner. Ce terme donc renvoie de façon directe aux instruments de musique et spécialement le tam-tam (ehif). Cependant, ces instruments ne sont pas les plus importants à ce niveau. C'est dû au fait que le " kaïf " concerne une tranche d'âge et un certain sexe, le sexe masculin. Dans la plupart des pratiques animistes, le contenu n'est pas ésotérique. C'est parce que il n'est pas permis à tout un chacun de savoir que la cérémonie d'ouverture est appelé " kaïf ". Ce mot est assez vague et le secret reste respecté.

Le lieu :

Il s'effectue dans un endroit appelé " kahène " : c'est l'arène. Mais " kahène " ne signifie pas seulement arène, c'est aussi la place publique.

Le moment :

C'est en pleine nuit que le " kaïf " a lieu, moment opportun pour être à l'abri des curieux, femmes et enfants.

La saison :

Dans le " Kàssà ", la saison de lutte avait toujours lieu après l'hivernage jusqu'avant les prochaines pluies. Mais avec l'évolution des conditions socio-économiques, il fallait observer une certaine cassure pour permettre aux paysans d'effectuer un exode temporaire dans le but de " se faire de l'argent ". De nos jours, toutes les luttes qui s'effectuent pendant l'hivernage ne sont qu'une réadaptation à partir de 1960. L'exode est tel que c'est presque le seul moment où les villages peuvent disposer d'un effectif important de jeunes. Toutefois certaines zones ont toujours respecté la saison d'ouverture. Mais avec l'exode et la scolarisation, cette pratique est de plus en plus réduite.

Les instruments de musique se résument essentiellement à quatre :

* "Kabisseu" (cf mémoire Abdou BADJI) : C'est un tronc d'arbre taillé et creusé de façon arrondie. Sa sonorance a un écho important. La musique de cet instrument est pleine de sens pour un initié. En effet, il peut s'agir : - d'un décès, généralement celui d'un homme âgé (patriarche) ou d'un homme valeureux (courageux, guerriers) ;

- de l'approche de l'envahisseur dans conquête et résistance dans le " Kassa " ;

-- de danse de lutte (ekonkone), de champion terrassé...

Cet instrument est gardé pendant la période de suspension de l'activité soit sur la véranda d'une maison proche de l'arène soit dans sa propre case.

* "Kassine" : C'est une grande corne d'animal sauvage (buffle) ou domestique (taureau). Le son qu'il émet quand on y souffle revêt une signification particulière qu'il s'agisse d'appel au travail, de regroupement...

Dans le cadre de la lutte, il sert au " Niasseng " qui est une certaine forme de " Bakou " mais où on a pas le droit de provoquer l'adversaire verbalement ou gestuellement. Chaque lutteur a une appellation qui lui est propre.

* "Ehif" : C'est le tam-tam qui sert à la danse. Il existe une certaine gradation dans ce domaine qu'il s'agisse de tam-tam simple, de ceux qui servent pendant les reproductions symboliques (d̄iluko) ou durant des cérémonies religieuses (kalaguen). Cela nécessite une initiation selon les différentes étapes. Il n'est donc pas permis à tout un chacun de toucher à ces instruments de musique.

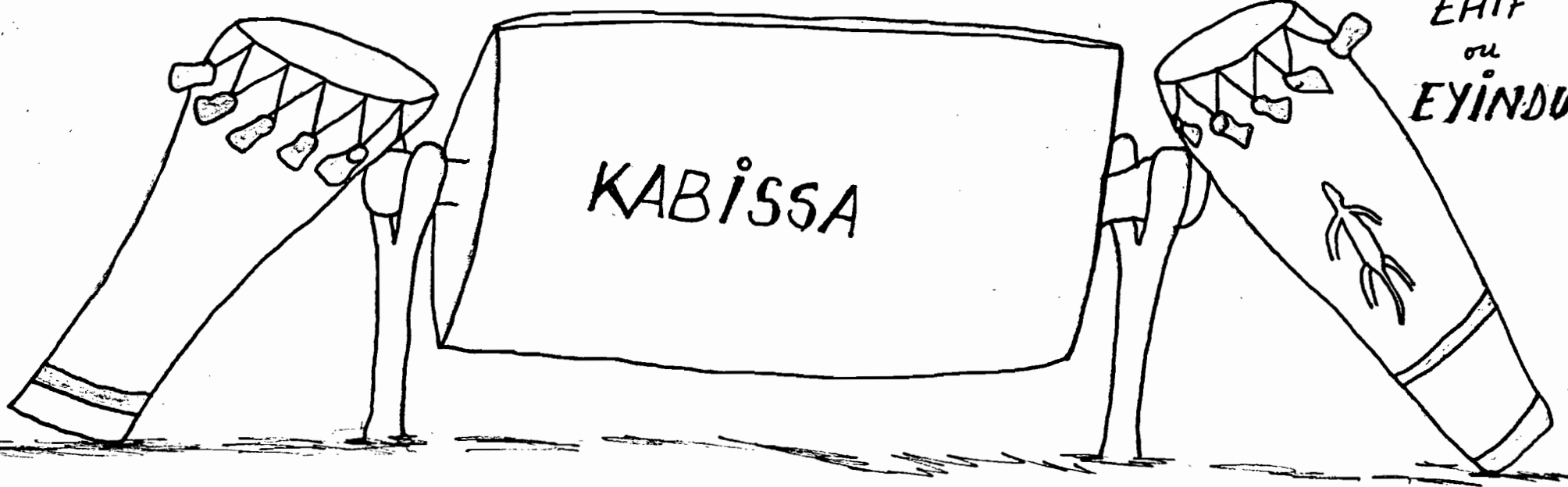
* "Ehombol" : C'est une flûte en bois qui sert de façon générale à s'interpeller. Sa musique est pleine de sens aussi. Dans conquête et résistance dans le " Kassa ", c'est avec cet instrument que les sentinelles aversissaient leurs confrères de l'approche de l'ennemi ou d'un danger quelconque.

En plus de tout cet arsenal traditionnel le siflet s'y est aligné. Il convient de souligner qu'il est importé.

EHOMBOL



EHIF
ou
EYINDUM



Interprétation du " Kaïf "

3-1-2 Interprétation du " Kaïf "

Le rituel d'ouverture n'est pas une simple manière de faire. Il exige une communication, une conscience et une initiation à la tradition.

S'il est vrai que la communication est au coeur de toute sociabilité, il n'en demeure pas moins que chaque société possède son mode de communication propre, en rapport étroit avec son modèle d'organisation et sa raison d'être historique. La tradition africaine définit un instant comme message des dieux tutélaires ou des ancêtres fondateurs, et situé dans l'ordre de la pratique individuelle et collective, relève à la fois d'un fondement religieux et de ce fait nécessairement d'un mode particulier de communication. A la différence de la notion dite de communication, conçue comme un ensemble divers de procédés ou de processus d'échanges de tous ordres, et notamment dans le domaine de l'information, il faut percevoir, dans l'Afrique des traditions, ce vocable comme une prise de conscience, mieux comme une initiation aux valeurs fondatrices et identificatrices du groupe social.

Ici la communication est à la base des croyances et des convictions :
 croyance en un être suprême qui agit et régit toute Histoire ;
 croyance aussi en des êtres spirituels, "moyens de communication" entre Etre Suprême et le monde des vivants.

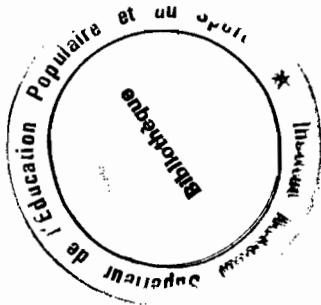
Dans l'ordre des convictions, le Cosmos est perçu comme ordonné et animé de forces hiérarchisées. Ce n'est pas un receptacle impersonnel et absurde, mais une entité vivante, un univers sensé.

Conviction aussi que l'homme de part sa nature de créature est porteur d'un destin, de projet de vie personnel, qu'il doit assumer en communion avec les ancêtres, en solidarité avec la communauté humaine, dans le respect des tabous et des interdits. Voilà les valeurs de base sur lesquelles s'élabore et s'organise l'ensemble de la vie sociale, religieuse, morale, économique, politique et qui constitue le fondement et la finalité de toute communication en milieu traditionnel.

Ainsi, la communication a trait à des dispositions, des normes, des pratiques qui éveillent et forment chez l'individu et dans la société la conscience religieuse, le sens du mystère de la vie, le respect de l'homme et de sa dignité .

Nombreux et toujours actuels sont encore en Afrique des moyens et des modes de communication, facilement perceptibles sous les formes d'organisation, d'activité et de vie sociales, d'élaboration et de ritualisation des mythes et des symboles, les structures d'éducation, le groupement initiatique des classes d'âge, les divers interdits et tabous, le langage des griots, des tam-tams et des danses, la circulation des proverbes, des contes et des devinettes, l'érection ou la matérialisation des esprits, des forces et des éléments de la nature, les différentes fêtes coutumières...

Autant de voies de transmission, d'assimilation, de réappropriation des traditions en Afrique. A cela, il faut même ajouter le nom donné à l'enfant dès la naissance. Dans plus d'une société africaine, ce nom peut être lié à un événement ponctuel, ou encore traduire une vision de la vie, ou simplement définir l'appartenance au groupe social. Le nom vise ainsi à communiquer déjà à l'enfant le sens et la conscience de sa solidarité avec le milieu environnant. Le nom transmet un message qui détermine en profondeur celui qui le porte.



Accoutrement du lutteur et son sens social

3-2

3-2 Accoutrement du lutteur et son sens social

Cet accoutrement n'a pas seulement un but esthétique mais surtout éducatif. L'éducation n'a de sens qu'en relation avec la situation socio-morale des adultes. L'homme insiste sur les classes d'âge et les initiations qui permettent de passer d'un palier à l'autre des couches sociales. Et les strates ou les passages s'instituent dans un cadre relativement homogène. Il n'existe pas vraiment de dichotomie entre le monde de l'enfant et celui de l'adulte. De ce fait l'enfant appartenant à la même nature sociale que l'adulte, participe aux mêmes tâches selon la division sexuelle ou castuelle des fonctions, bien sûr, et dans la mesure de ses possibilités physiologiques ; défend les mêmes intérêts claniques, villageois ou familiaux ; poursuit les mêmes buts ; vit les mêmes émotions, croit aux mêmes valeurs. Le jeu par exemple, est un propédeutique au travail sérieux, au même titre que le travail rythmé, chanté et souvent compétitif de l'adulte conserve quelque chose de ludique.

Dans le "Kassa" les pratiques telles que la lutte ont pour but la formation de la personnalité qui ne sépare jamais l'instruction de l'éducation, le corps et l'esprit. C'est pourquoi l'existence de l'étroite cohabitation entre le profane et le sacré. En fait le champ d'éducation n'a pratiquement aucune limite. Puisqu'il importe avant tout le groupe de se maintenir ou de se reproduire, cela exige la transmission aussi bien des valeurs dont le mythe se fait le garant intemporel que des archétypes, sources simultanément des comportements sociaux (règles de politesse, sens des hiérarchies), comportements individuels (exigence de maîtrise de soi) ou proprement matériels (multiplicité technique). Rien de plus normal si le sacré y cotoie régulièrement le profane.

Le corps reste donc le centre de préoccupations constantes. Non seulement il demeure le point de départ d'investissements affectifs fondamentaux non dénués de narcissisme mais il joue un rôle important dans les activités rythmiques. Par ce fait le corps reste le monde obligé de la relation à autrui.

Socialisation et personnalisation

Il n'est pas abusif d'avancer que c'est le groupe dans sa totalité qui prend en charge la formation de la personnalité.

L'éducation est d'ordre relationnel, mais cette relation se fait d'emblée collective .

La société négro-africaine est essentiellement une société initiatique de classe d'âge, de préparation et d'intégration successives des générations les unes après les autres. Elle développe ainsi les liens entre les hommes. Toutefois cette socialisation n'a rien, malgré son caractère souvent contraignant, d'une aliénation de la réduction de la personne au personnage ou à l'individu interchangeable. Bien au contraire, l'éducation reste avant tout identification du sujet.

Education autoritaire et éducation libérale

L'éducation commence dans la liberté et se prolonge dans l'autorité. Permissivité et absence de frustration caractérisent fort bien la relation enfant-groupe lors du premier âge ; agressivité tolérée. La véritable éducation autoritaire (soumission radicale aux interdits, obéissance inconditionnelle et respect des aînés, apprentissage des comportements socialement valorisés) ne commence que vers 6-7ans quand les premières assises de la personnalité sont solidement fondées et que la défense s'avère possible dans le fantasme et l'imaginaire. Cette autorité est compensée par les rapports avec les grands-parents faits de "connivence", "d'alliance tacite", de "libre parler" , de "propension à la plaisanterie". C'est au niveau des grands parents que l'enfant rencontre refuge, tendresse, indulgence, sécurité, liberté.

Malgré l'archaïsme et l'impression de finitude que laissent de tels systèmes aujourd'hui dépassés (ils sont trop uniquement centrés sur l'ethnie, voire le clan ; ils font preuve de misoneisme puisque tout est contenu dans les mythes et les archétypes intemporels ; ils valorisent inconditionnellement la sagesse ancestrale, ils octroient aux aînés un pouvoir excessif.

On ne peut qu'admirer leur propos, leur habileté à manier les symboles, leur façon de respecter le corps, d'institutionnaliser les "pulsions" de l'adolescent afin de mieux les orienter, leur souci constant d'équilibrer la tension par la détente, la contrainte par la liberté ; leur désir permanent de concilier la personne et la pluralité de ses statuts sociaux, enfin leur extraordinaire perméabilité à l'environnement.

Les rites et les pratiques peuvent-ils survivre à la dégénérescence des mythes ? En un sens oui dans la mesure où le rite, inscrit profondément dans le schéma corporel et lié étroitement à l'affectivité, peut se maintenir sans organisation théorique.

D'ailleurs les substituts du mythe (stéréotype culturel, discours des prophètes) peuvent suffire à l'information ou à l'authentification du rite.

Il paraît indiscutable que l'influence des religions nouvelles et la disparition progressive des maternités indigènes ont porté un coup sérieux au rituel coutumier.

" Le savoir technique " l'emporte sur la sagesse ancestrale, la civilisation de l'écriture détrône le prestige de l'oralité, la conscience naturelle voudrait détruire les spécificités ethniques, les nouvelles religions parviennent à se substituer aux anciennes, l'athéisme fait son apparition en milieu urbain.

Et il est exact que traditionnellement, même s'ils n'apparaissent que sous forme fragmentée, les mythes qu'ils déploient constituent le soutènement intellectuel du religieux dont les rites deviendraient la dimension affective.

- Le jour de danse (ekonkone)

Avant le jour de danse, chaque jeune prépare ou vérifie son accoutrement allant des pieds jusqu'à la tête en passant par le torse.

Ceci nous amène à parler de l'accoutrement du lutteur.

L'accoutrement du lutteur peut être vu comme étant la catégorisation en judo. Mais c'est bien loin d'elle car en judo, elle est fonction du poids alors qu'en lutte, le critère est l'âge.

C'est donc une " catégorisation par classe d'âge ".

Jusqu'à l'adolescence il n'existe pas de tenue spéciale pour le jeune. C'est après l'adolescence que le jeune entre dans la stratification car il est désormais considéré comme adulte.

C'est pour éviter le désordre quant au déroulement de la séance de lutte et de préserver un certain honneur pour chaque individu.

Il faut noter que cette stratification est une façon de représenter l'être.

Ce qui nous amène à observer le tableau ci-dessous :

Niveau de la nuque	Niveau du bassin
Egab 1	Huet
Egab 2	Huet
Hudjodjolé 1	Intomb
Hudjodjolé 2	" "
Ebeleng 1	Hulodj (huet en collier)
Ebelenb 2	Elis (pas de huet)

Cependant à certaines occasions de lutte la barrière de cette statification est levée (c'est le cas de " humebeul " et " hulang ".)
Cet accoutrement tend progressivement à disparaître.

Fondement de l'éducation traditionnelle

3-3

3-3 Fondement de l'éducation traditionnelle

L'éducation dans le " Kassa " est liée à la conception de la personne dans la pensée traditionnelle. La personne apparaît bien et simultanément comme auto-recréation, comme équilibre et accord, comme valeur enfin.

* Comme auto-recréation :

D'où le sens des conduites que tout homme entretient soit naturellement c'est-à-dire quotidiennement, soit rituellement à l'endroit du monde (village, forêt, rivière, forces telluriques) envers les autres (semblables proches et singulièrement l'ancêtre, les géniteurs, oncles-tantes, frères et soeurs, membres du clan): malédiction et bénédiction peuvent affaiblir ou renforcer l'être, donc la force de vivre. D'où le rôle imparti à certaines cérémonies qui permettent à l'individu de réussir sa vie.

C'est précisément l'inachèvement de la personne en devenir (naître c'est mourir au-delà ; mourir c'est naître au-delà ; s'initier c'est ici bas mourir pour renaître...) qui explique le dynamisme et la fragilité qui imposent le nécessaire recours aux rituels de passage mais aussi de salut (surmonter l'harmonie du changement) ainsi qu'aux rituels de passage " life crisis " et d'affliction (dépasser le conflit par un drame symbolique, qui rend possible la liberté, qui introduit enfin l'inévitable référence au sacré): la précarité de la personne dans son être plural instable, reflet vécu ou conçu des difficiles conditions de vie, trouve de cette façon les moyens de fonder son existence.

* Comme équilibre et accord :

Tout d'abord la personne négro-africaine doit résoudre le problème d'harmonie topologique et métaphysique entre les éléments constitutifs du moi. Qui dit liberté et pluralité des déterminismes dit , par la même occasion, possibilité du désordre. Cela implique une exigence de cohérence, de restructuration. Nous savons en effet que certaines viennent épisodiquement (possession) soit durablement (type de réincarnation, participation totémique ; que d'autres peuvent exister hors du moi (âme qui séjourne dans la mare, dans l'autel, le marigot...) ou chez l'autre : alliance cathartique.)

Chaque membre du groupe n'accède à la personnalité sociale authentique que par le biais des institutions (intégration aux divers sous-groupes, initiation). L'harmonie interne se trouve dans une certaine mesure conditionnée par l'accord de chaque individu avec les membres du lignage, du clan, du village (singulièrement le vieillard), avec l'ancêtre (surtout celui qui est partiellement ou totalement réincarné).

* Comme valeur :

En Afrique l'homme se définit comme " le capital le plus précieux" . Il occupe le centre de l'univers et c'est pour lui que Dieu a créé les champs, les rivières, les animaux et les génies qui servent d'intermédiaires entre le Créateur et ses créatures.

" L'homme apparaît comme valeur fondamentale, comme valeur première, celle autour de laquelle s'érigent toutes les valeurs, celle autour de laquelle gravitent tous les problèmes...".

3-4 Prises et Techniques

3-4 Prises et Techniques

Le " Buleo " est une vraie école de lutte car c'est là que réside la logique interne et la pertinence de l'activité. Après le " Kaïf " jeunes et adultes (nouveaux mariés) se livrent à un entraînement sérieux en vue de préparer les lutteurs. C'est dans le " Buleo " que l'on examine la structure technique ergonomique, réglementaire, spatiale motrice, instrumentale de l'activité définie en substance et en relations. " Il faut entendre par organisation ou structuration non pas l'exécution de certains gestes ordonnés régulièrement dans l'espace et le temps, mais bien comme une organisation progressive des relations dans le temps associé à la représentation mentale de l'ordre et de la qualité des éléments. (1).

C'est le domaine privilégié sinon exclusif des techniciens qui s'attèleront à spécifier la structure de la lutte traditionnelle dans ses différences significatives avec les autres. " Il s'avère indispensable que le regard se détache du mouvement pour s'orienter vers l'être qui se meut " (2).

Ainsi la lutte dans le "Kassa" répond bien aux principes d'identification et classification des techniques de lutte traditionnelle si nous nous référons aux travaux du Séminaire de Ouagadougou (6-8 Juillet 1986).

1 - Bertrand DURING in " Crise des Pédagogies corporelles " p. 162

2- PARLEBAS cité par Bertrand DURING in Ibidem p. 144

A - Principes d'élaboration des termes descriptifs de la technique
(de la lutte traditionnelle))

Le choix ou la création de termes pour la technique est lié au système de la classification adoptée, aux traditions, aux relations avec le langage parlé etc. Aussi pourrait-on fixer les principales exigences de la terminologie comme suit :

- 1) Les termes devraient dénommer de manière précise, concise et claire toutes les actions techniques.
- 2) Les termes devraient correspondre à des notions déterminantes, indiquées si possible au moyen de mots proches et apparentés.
- 3) Les termes devraient correspondre aux synonymes qui se sont traditionnellement imposés.
- 4) Les contenus des termes descriptifs devraient correspondre au volume du contenu de l'action technique.

B - Principes pour l'appellation des prises

L'appellation des prises devrait se construire en ordonnant des mots reflétant leurs caractéristiques en trois (3) phases :

1 - Signe essentiel :

L'appartenance de classification de la prise parmi les formes de corps (hanche, décalage, souplesse, arrache, passage dessous...)

N.B. Il est admis de remplacer le signe essentiel de la classification par un synonyme exemple : emballage - Indicateur I

2 - Définition de la manière de l'exécution de l'action principale par rapport aux corps et membres du lutteur (par le dos, par dessus : la poitrine...) Indicateur II

Les formes de corps c'est l'utilisation par l'attaquant de ses groupes musculaires pour créer la ou les forces les plus grandes possibles, qui assureront le déséquilibre total du défenseur.

L'organisation des forces obéit à des principes mécaniques en nombre limité. Projeter son adversaire par dessus le dos, son épaule ou son ventre impose le respect des lois mécaniques simples mais quasiment immuables.

Nous n'avons pas inventé ni réinventé les techniques de projection mais plutôt extrait du combat et de la foule des prises existantes, des actions fondamentales qui doivent être respectées pour que la technique soit efficace. Nous les avons appelées les formes de corps.

3- Détermination de la manière et de l'endroit du contrôle appliqué (par la jambe, les jambes, le bras de l'extérieur, des bras, du bras et du cou) ainsi que des directions (par devant, par derrière, de côté...) Indicateur III.

N.B. Les trois (3) phases de dénomination ne sont pas obligatoires bien au contraire, la réduction de l'appellation compte toute une série d'avantages. On peut procéder à la réduction des termes en éliminant dans certains cas des indices particuliers et non essentiels.

Deux (2) exemples de description de prises d'après les trois (3) indicateurs sus-

(:	:	:
(:	:	:
(Indicateur I	Indicateur II	Indicateur III
(:	:	:
(:	:	:
(:	:	:
(Projection	Par dessus la poitrine:	avec ramassement
(:	:	du tronc et
(:	:	contrôle du bras
(:	:	:
(:	:	:
(Projection	Par dessus le dos	avec contrôle
(:	:	du bras et du cou
(:	:	:

CONFERENCES DES MINISTRES DE LA JEUNESSE ET SES SPORTS

DES PAYS D'EXPRESSION FRANCAISE

FICHE D'IDENTIFICATION ET DE CLASSIFICATION

DES TECHNIQUES DE LA LUTTE AFRICAINE

INDICATEUR I	INDICATEUR II	INDICATEUR III	
- Ehopo	Mu kano di	Wal utécul	Effacement et projection par dessus la tête.
- Ehopo na lo	Dubandi nu	Ito do utécul	Effacement et projection par dessus les épaules.
- Hulom ol	Ubop	Na bo	Passage dessous avec double ramassement des jambes et amener au sol simple.
- Hulom kat	Nu tuko	Nu teb hatia	Passage dessous avec ramassement d'une jambe et arracher.
- Udiok kat	Nu pant	Hunadien	Ramassement d'une jambe et prise de la nuque (arc-bouté).
- Udiok kat	Nu yaën	-	-
- Exelen	-	-	Crochet de jambe et demi-souplesse arrière.
- Epodji	-	-	Fauchage d'une jambe.
- Etek calou	Nu weten	-	Renversement avec un bras dessous.
- Huniub	-	-	-
- Cacotob	-	-	-

3-5 Les tombers

3-5 Les tombers : Critères de la victoire

Dans le "Kassa", un tomber est signe de victoire. Cependant un des lutteurs peut toujours solliciter un nouvel assaut auprès de l'adversaire. C'est pourquoi on peut parfois lutter jusqu'à trois fois. Le match nul existe s'il y a tomber simultanément des deux lutteurs ou si au bout d'un certain temps qui est indéterminé de manière précise - rien n'a été enregistré.

Parmi les tombers nous notons :

- Assis
- Sur le dos
- Sur le ventre
- Sur le côté
- Le passage arrière.

" Les trois appuis au sol " n'est pas un tomber dans la mesure ou dans le " Kassa " il est permis de lutter au sol, de même que l'abandon à la suite d'une blessure ou d'un malaise.

3-6 Usages sociaux

3-6 Les usages sociaux

Parmi les reproductions symboliques Abdou BADJI dans son mémoire de Maîtrise en a cité une très importante. Il s'agit du " Humeubeul " à l'occasion duquel le rite et l'activité lutte se cotoient étroitement. En dehors cette fête on peut noter :

- Le " Hulang " activité voisine du " Humeubeul ",
- Le " Kamañen " (fête de la récolte du riz).

Dans le " Kassa " le mariage ne met pas terme à la pratique de l'activité lutte. En effet, dans zone des " Batognates ",

- Le " Hufuñen ", lutte à l'occasion de la prise d'une épouse, les nouveaux mariés se livrent à des combats âpres avec les jeunes du secteur. C'est un signe qui montre aux jeunes que malgré leur situation de marié, ils sont encore capables de se mesurer à eux. En effet, pendant la jeunesse, il était déconseillé d'approcher toute femme. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le champion du village était strictement surveillé par une fillette où qu'il puisse aller car il devait conserver sa virginité pour garder sa force.

Il faut noter aussi qu'il y a des occasions au cours desquelles les fillettes s'affrontent au " Kassa " en dehors du " Humeubeul ", c'est le " Ekolomodj " à " Essuleulu ".

Fonctions sociales des reproductions symboliques

Pendant ces manifestations, toutes les stratifications sont levées. Il s'agit là pour tout un chacun de lutter selon son vœu. C'est alors que des champions de tout le " Kassa " ont la possibilité de se disputer le titre de champion du " Kassa ". Mais comme dans tous les sports cela présente bien des surprises. Les anciens champions défaits, prennent conscience du fait que des fluctuations sont possibles à tous les niveaux et qu'on ne peut être champion que pour une période. Cela les amène en une prise en considération d'autrui en tant qu'individu et personne.

C'est dans ce même ordre d'idée que Jean Paul RESWEBER affirme que :
" La pratique se réclame d'une éthique, fondée sur le respect de l'individu. Elle implique donc une prise en considération d'autrui en tant que personne dans sa totalité, ainsi qu'une confiance raisonnée de ses possibilités et de sa volonté de progrès."(1).

C'est dommage que cette culture, réservoir de modèles disponibles ou potentiels, ensemble de valeurs et d'outils, système même de ces signes articulés s'effrite.

Cependant notre pédagogie se renouvellera en se situant dans les exigences de l'éducation : éveiller le sujet, l'inviter à entrer dans le jeu des conflits, orienter le rythme de sa vie vers l'expression symbolique, lui ouvrir les yeux sur le processus de contrôle et de pouvoir qui conditionnent ces représentations. Il ne s'agit pas d'imiter les modèles, mais de faire surgir des repaires, précisément grâce à cette différence aménagée par l'éthique. Il est alors inévitable que s'amorce un conflit entre les anciens modèles et les repaires qui, corrigés et déplacés par les exigences nouvelles dont ils sont issus, ne peuvent plus désormais s'imposer comme modèles, puisqu'ils récusent le label de la sanction politique.

Néanmoins, nous voulons " une éducation physique et sportive qui, tout en s'ouvrant aux apports féconds de la technique, fondera son action dans les valeurs culturelles traditionnelles du pays" . (2).

1 - Jean Paul RESWEBER in " Les pédagogies nouvelles "
Que sais-je P U F 1986 P.118.

2 - Document de synthèse des travaux du 4e Conseil National des Sports
Dakar 22 - 23 Avril 1981.

IV Propositions

IV Propositions ***** *****

Beaucoup de gens redoutent la valeur de la tradition pour ne s'atteler qu'à la civilisation importée cependant :

Dans plus d'une langue africaine, le terme "culture" n'existe pas encore moins le "distingo" désormais classique, mais toujours confus entre culture et civilisation. On parle plutôt en Afrique de "tradition", définie comme un ensemble de normes et de pratiques, un projet existentiel initial, une sorte de "charte sociale" qui détermine les rapports sociaux fondamentaux et par voie de conséquence, les droits et les devoirs des individus dans une collectivité particulière. La tradition est ce qui a été reçu et transmis, sous forme d'un système de mythes, de rites et de symboles et comme un ordre des dieux ou des ancêtres divinisés. Ici se perçoit déjà le caractère sacré de la tradition sanctionnée par des cultes comme facteurs de ressourcement et de légitimation des normes et significations sociales.

La tradition africaine est fondatrice de sens. N'importe quel événement ou fait social ne fait pas partie de la tradition, mais seulement ce qui permet à l'homme et à son groupe d'appartenance de se réexprimer, de se réinventer, de se développer. Ainsi la tradition africaine est pratique de vie ; elle implique une réappropriation existentielle de l'ordre constitutif de la société, une assimilation vitale et vivante du projet de vie ancestrale. La tradition n'est réductible à un passé figé et archaïque ; elle actualise plutôt un projet initial, qui se déploie indéfiniment dans l'histoire comme histoire.

C'est la tradition qui permet de saisir et de donner sens à l'homme et à la société, dans leur organisation, leur fonctionnement, leur évolution, leur finalité historique. Elle propose de ce fait, et du dedans, c'est-à-dire à partir d'une identité particulière, une vision et une conception du cosmos, de l'homme, de son existence, de son destin et que nous pouvons appeler anthropologie africaine. En ce sens l'anthropologie africaine gère la dynamique de la tradition. Elle se présente en définitive comme un mode d'être là, une manière de se faire homme et société d'hommes, d'investir dans un contexte historique donné, des idéaux - valeurs profondément humaines.

Quoique rapides, ces considérations permettent de dégager quelques fonctions de diverses traditions africaines. En ce qui concerne la lutte, je me limiterai à trois :

- La lutte traditionnelle a une fonction normative. En effet elle permet de valider et de légitimer des modes d'être individuels et collectifs. En tant que fondatrice de sens, elle se fait critère d'appréciation et de régulation de tout vécu personnel et communautaire. Jacques MAJJAULT ne dit-il pas que : " en passant par le plaisir de s'exprimer, l'enfant rencontre, se socialise et se découvre comme individualité au sein du groupe (1).

- Une fonction d'intégration sociale de l'individu et de cohésion du groupe social : elle est un facteur d'insertion de l'individu dans un ordre social donné. Le devenir de l'individu et du groupe se joue dans et non en dehors de la tradition. De ce fait la tradition se présente comme un facteur de cohésion, d'unité de la société mobilisée autour d'un projet existentiel idéal.

- Une fonction d'identification et de différenciation : en tant que donnée constitutive de l'être historique du groupe, la tradition présente un ordre de valeurs, d'agencements structurels, d'organisation fonctionnelle de la société qui permettent d'identifier et de différencier celle-ci. C'est pourquoi " tout au long de son développement, l'enfant cherche à se connaître et se connaissant, il fait une approche de sa place dans l'ordre du monde. Par l'expression, par le jeu, il se confronte, se projette dans l'image de son rôle et il tire de cette image les éléments qui l'enrichissent (2).

Profitant de l'effet inlassable de l'état à construire des écoles du secondaire dans nos campagnes, nous pouvons relancer la lutte traditionnelle pendant les " Week-end " ou les congés scolaires. En réalité durant ces moments, les jeunes sont disponibles mais seule la programmation fait défaut. Puisque le "Kassa" est une société à psychodrames entretenus avec des étapes, il serait souhaitable de confectionner des parures que l'on peut enlever après la séance comme dans le cadre du théâtre. Nous pouvons également prendre un village test pour redynamiser l'accoutrement du lutteur : d'autres villages imiteront très rapidement.

1 - J. MAJJAULT in "Expression corporelle : l'expression dramatique et l'enfant " Editions Fleurus pp. 26-31.

2 - J. MAJJAULT in Ibidem pp. 27-31.

Nous pouvons constater que dans le " Kassa " toutes les arènes sont naturelles. Avec la création d'arènes officielles l'activité sportive pourrait être maintenue pendant l'année scolaire.

Il n'est pas étonnant de constater que même si dans le "Kassa" la lutte traditionnelle est pratiquée en masse, il n'existe pas de lutteur de la région au niveau national. C'est dû d'une part au fait que dans le "Kassa" il n'existe pas de compétition régionale officielle ; d'autre part il existe une certaine mentalité du "Kassa" selon laquelle "lutter pour être payé" est une dénaturation de l'activité. C'est dire que le caractère spontané de la lutte prévaut. Voilà donc une idéologie à rompre car si dans le " Kassa " on luttait pour "le plaisir de lutter" de nos jours la conquête guerrière ayant été transformée en une conquête économique avec les problèmes conséquents, un certain en-jeu serait souhaitable.

L'aspect éducatif de la lutte traditionnelle n'est plus à démontrer. Elle développe entre autres facultés la maîtrise corporelle que J. TESSIE qualifie en ces termes : " Une fois définie comme expression fondamentale de la volonté dans ses démarches initiales, la maîtrise corporelle est étudiée en tant qu'elle " s'exprime par l'adaptation des relations motrices, viscérales, affectives et verbales, aux situations les plus diverses dans lesquelles l'individu se trouve volontairement ou accidentellement engagé ". ().

Puisque dans la lutte " Kassa " on peut lutter au sol (à genoux) cela pourrait éviter les risques d'accidents. A cet effet les enfants pourront être initiés à la pratique sans grand danger puisque les infrastructures scolaires sont inexistantes dans ce domaine.

Parmi les tombers, le passage arrière peut être utilisé à de bonnes fins. Un grand effort reste à mener quant à la rédaction des récits oraux.

J. TESSIE cite par Bertrand DURING in "Crise des pédagogies corporelles"
Collection EM - JEU Scarabe CEMEA p. 1 45.

Nous savons qu'en dehors des considérations citées la passivité est un frein au spectacle que pourrait offrir l'activité. Mais elle n'est pas sanctionnée dans cette pratique. D'où un effort dans ce sens. En effet devant cette attitude, on profite d'une faute commise par l'adversaire pour attaquer.

La lutte à distance est aussi un trait essentiel qui caractérise la lutte traditionnelle. Alors que dans toutes les luttes il faut une " écoute du corps de l'autre " de même la lecture de l'environnement se fait en fonction de l'espace intime.

Ce n'est qu'à ce prix qu'il nous est possible d'envisager une ouverture vers les autres styles ethniques, régionaux voire olympiques. En effet il faut faire la distinction entre histoire " morte et enterrée " et " tradition vivante et agissante ". Il ne faut donc pas renier notre patrimoine culturel. C'est dans le même ordre d'idée que Georges BALANDIER disait que : " La culture nouvelle, constituée d'éléments partiellement fusionnés mais dont on ne saurait dire qu'elle est le produit d'une sorte d'assimilation mécanique des éléments culturels incorporés ".

Georges BALANDIER in " Sociologie actuelle de l'Afrique Noire, Quadrique, P U F , p. 25.

Conclusion

Conclusion

Les origines de la pratique de la lutte traditionnelle sont noyées dans la légende. C'est un héritage technique que l'on doit étudier consciencieusement. C'est aussi un moyen de culture mentale et physique. En effet le combat est une activité naturelle et innée chez l'enfant qui a un besoin fondamental pour se situer et faire le point de sa valeur du moment. Comme le jeune animal, l'enfant a besoin de jouer à combattre. FOULQUIE ne définit-il pas l'éducation physique comme : "ensemble des exercices méthodiques organisés au développement équilibré, d'abord de l'organisme, mais aussi, indirectement, des facultés morales : maîtrise de soi, fermeté dans des activités collectives et principalement sportives, esprit d'équipe, on dit plutôt culture physique." (1).

Mais pour d'autres, la lutte traditionnelle est une pratique révolue et vulgaire. Dans ce mémoire, nous nous sommes efforcés de faire une étude descriptible de la lutte dans notre région naturelle mais surtout le sens que véhicule une telle pratique en signalant l'étroite cohabitation entre l'aspect votif et l'aspect festif.

Nous nous sommes appuyés sur les séminaires de la lutte traditionnelle de Dakar et Ouagadougou sous l'égide de la Confédes car nous voulons " une éducation physique et sportive qui, tout en s'ouvrant aux apports féconds de la technique, fondera son action dans les valeurs culturelles traditionnelles du pays " (2).

1- FOULQUIE in " Dictionnaire de la langue pédagogique " PUF 1971, p. 161.

2- Documents de synthèse des travaux du 4e Conseil National des Sports, Dakar, 22 et 23 Avril 1981.

" Sur le plan technique la lutte " Kassa " est moins riche que sa voisine du " Blouf " et du " Fooñy ". Cela s'explique par la non saisie du "Nquimbe" du camarade qui privilégie la force musculaire au détriment de la technique pure "(1

Si la prise du "Nquimbe" constitue une entrave au règlement, il semble que c'est dans le " Kassa " seulement que l'on peut lutter au sol (à genoux). Cet aspect fait que cette carence est vite compensée sinon le " Kassa " présente toute une variété dont les autres régions n'ont pas la connaissance. Dans notre région, l'appellation d'une technique est très réduite : comme dans le cas de " galgal andakmon " ou " galgal hatarbi " dans le " Kassa " il s'agira de galgal tout court bien que les deux y soient (pratiqués) utilisés, de même, qu'il s'agisse de grand fauchage ou de petit fauchage, on fait abstraction de l'adjectif. A Ouagadougou, les séminaristes ont si bien su analyser cet état de fait dans le NB (nota bene) suivant : " les trois phases de dénomination ne sont pas obligatoires bien au contraire, on peut procéder à la réduction des termes en éliminant dans certains cas des indices particuliers et non essentiels ".

Disciplines incluses dans les programmes d'enseignement, les sports de combat représentent une grande richesse, leur utilisation à des fins pédagogiques est, contrairement à ce qui est admis, très facile. Ils répondent au besoin profond chez l'enfant. Pour cette raison, ils mériteraient une meilleure place que celle qui lui est faite actuellement. Mais il faut au préalable manier avec précaution le terme combat car il signifie catastrophe dans l'opinion publique et privilégier plus qu'ailleurs l'aspect sécurité.

PARLEBAS ne disait-il pas que : " l'éducation physique est une pratique d'intervention qui exerce une influence sur les conduites motrices des participants en fonction des normes éducatives implicites ou explicites ".(2).

Ce n'est qu'à ce prix que pourra se maintenir l'élan qui a permis de donner un souffle nouveau et régénérateur de notre lutte.

-
- 1 - Mémoire de Maîtrise de Abdou BADJI "Lutte traditionnelle Joola : étude et perspective " 1982. pp 27-28.
 - 2 - PARLEBAS : "contribution à un lexique commenté en science de l'action motrice". Publication INSEP, Paris 1981, p. 57.

Bibliographie

*****Ouvrages

- Bertrand DURING " Crise des pédagogies corporelles " CEMEA Collection EN-JEU.
- Jacques MAQUET " Africanité traditionnelle et moderne " Présence africaine 1967.
- J. MAJALU " L'Expression dramatique et l'enfant " Editions Fleurus.
- Georges BALANDIER " Sociologies Actuelles de l'Afrique Noire " Quadrique, P U F, P.25.
- FOULQUIE " Dictionnaire de la langue pédagogique " P U F 1971.
- PARLEBAS " Contribution au lexique commenté en Sciences de l'action motrice INSEP Paris.
- Jean Paul RESWEBER " Les pédagogies nouvelles " Que sais-je P U F 1986.

Revue et Journaux

- Christian ROCHE " Histoire de la Casamance " Afrique nouvelle N° 1929 du 9 Juillet 1986.
- Séminaire sur la lutte traditionnelle.
- Document de synthèse des travaux du 4e Conseil National des Sports.
- Jean Paul RESWEBER " Les pédagogies nouvelles " Que sais-je P U F 1986.

Mémoires

- Mémoire Dr. FAYE
- " Mémoire de maîtrise " Abdou BADJI.

Cours

- Jean LEBOULCH Cours de Sciences Humaines 4e Année.

